

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Séraphin Poudrier, péché fait homme et bouc émissaire

René Dionne

Number 3, September 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1363ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, R. (1976). Review of [Séraphin Poudrier, péché fait homme et bouc émissaire]. *Lettres québécoises*, (3), 19–21.

## Séraphin Poudrier, péché fait homme et bouc émissaire

Le samedi 3 avril 1976, Claude-Henri Grignon décédait à sa résidence de Sainte-Adèle à l'âge de 81 ans, au moment où commençait d'apparaître dans les vitrines des librairies la dernière édition d'*Un homme et son péché*<sup>1</sup>. La composition du texte est celle même de l'édition de 1965<sup>2</sup>, mais la pagination en est différente, qui avance de quatre unités, parce que l'on a relégué à la fin du volume, soit après les témoignages des critiques officiels des premières éditions de 1933<sup>3</sup>, 1935<sup>4</sup> et 1941<sup>5</sup>, les trois préfaces que Grignon avait écrites en 1941, 1950 et 1965. L'on a cependant laissé tomber les dix compositions de Simone Aubry, qui ornaient le roman, en hors-texte, depuis 1941; cette omission est malheureuse, car il s'agissait d'illustrations qui pouvaient aider le lecteur d'aujourd'hui à situer le roman dans le décor de la fin du siècle dernier, sans brider pour autant son imagination. L'on a, par contre, malheureusement aussi selon nous, placé en première page de la couverture la très bonne photo-portrait qu'André Le Coz a faite de Jean-Pierre Masson, le second interprète de Séraphin Poudrier à la radio et l'unique interprète à la télévision; le livre ne se vendra que mieux, mais le roman se porte plus mal que l'on assimile ainsi faussement aux textes de la radio et de la télévision, qui n'en sont que la paraphrase touffue ou l'illustration

démesurée. Il se trouve également que la figure de Jean-Pierre Masson est trop contemporaine, même dans son rôle séraphinien, pour que lui siéent le médaillon antique et la couleur vieux brun dont on l'affuble. Le lecteur qui se laissera prendre à cette image populaire sera bien déçu de ne pas retrouver au-delà d'elle la vie familière du Séraphin des «Belles Histoires des Pays d'en-haut»; quant au lecteur averti, s'il veut bien, le premier moment de surprise passé, aller plus outre, il sera fort heureux de découvrir sous le faux visa de la couverture l'un des bons romans de la littérature québécoise.

### Sources et originalité

Traditionnellement, la critique d'ici et celles qui la copient<sup>6</sup> ont vu dans *Un homme et son péché* un roman de la terre. Grignon lui-même a prétendu avoir voulu faire de son ouvrage «une peinture des moeurs paysannes, vers 1890, dans la région des Laurentides, au nord de Montréal». Louis Hémon n'avait guère tenté autre chose, mais en décrivant une région différente, celle de Péribonka, au Lac-Saint-Jean, une vingtaine d'années plus tard. Le roman de Grignon se situe, comme celui de Hémon, dans une zone de colonisation, transformée, cette fois, en vieille paroisse, au moins pour ce

qui regarde l'essentiel, car la paroisse d'en-haut a conservé des temps de la colonisation, en plus du voisinage des abattis, l'âpreté des moeurs et la dureté de vie d'un pays rocailleux et montagnoux, impropre à la belle culture possible à Saint-Prime ou à Saint-Gédéon.

Par-delà les moeurs du colon du Lac-Saint-Jean, Louis Hémon nous montrait le drame d'une fille de colon au moment où elle avait à décider de l'orientation de sa vie, puis il la laissait au sort commun des femmes de sa race: la marche au devoir pour la survie de la nation. Grignon, lui, nous présente, de son mariage à sa mort, un être d'exception, dont le drame tient à sa passion pour l'argent. Les traits de cet homme ont bien quelque chose de commun avec ceux de ses concitoyens, car, ici pas plus qu'en France ou ailleurs, il n'existe de paysans qui n'aient, latente en leur coeur, quelque tendance à l'avarice, mais il n'y a que chez Séraphin que cette passion vive à l'état sordide, et cette sordidité même, en dramatisant l'action d'*Un homme et son péché*, range le livre parmi les oeuvres universelles sur le sujet. Séraphin n'est plus alors un simple paysan canadien infecté du péché d'avarice, il s'avère l'une des grandes personnifications de celle-ci, la face québécoise d'un masque qui a connu tous les temps et tous les pays, et l'oeuvre échappe à la catégorie du

roman du terroir pour verser dans celle du roman psychologique.

Louis Dantin a bien noté les traits communs aux avares de Plaute (Euclio), de Molière (Harpagon) et de Grignon. «Ils ont, écrivait-il, la même soif maniaque de l'or, le même intégral égoïsme, les mêmes tourments aussi pour la sécurité de leur trésor. [...] Tous les trois rognent sur le manger et réduisent leurs commensaux à des menus microscopiques. L'avare de Molière cache ses écus dans une marmite, celui de Plaute dans une cassette; l'Harpagon du nord les enfouit dans un sac d'avoine; mais ils font tous à leur magot de fréquentes visites, contemplent longuement leur or, y plongent leurs mains frémissantes<sup>8</sup>.» Mais Grignon a une part d'originalité. Le neuf consiste d'abord dans le choix de la femme de l'avare comme principale victime, alors que les avares de Plaute et de Molière en «faisaient arracher» à leurs fils; le romancier canadien rend ainsi l'action plus dramatique et il peut même faire de Séraphin une sorte d'assassin involontaire, Donalda succombant faute des soins qu'a économisés son avare de mari. Le neuf, chez Grignon, on le trouve encore dans la sensualité dont il dote son avare, sensualité cachée, contenue à peine, agissant tout entière pour la convoitise de l'or, son principal objet, tandis que l'avare de Molière n'est qu'amoureux, même lorsqu'il ne préfère pas sa cassette à Mariane. L'amour d'Harpagon est ridicule; la sensualité rentrée de Séraphin est d'une inconsciente gravité: elle aboutit à une soif généralisée de domination et de possession aussi bien qu'au fétichisme. Chez Molière et Plaute, les personnages s'affrontent: fils contre pères; chez Grignon, l'épouse-victime, Donalda, n'affronte jamais son maître, et les autres personnages du roman non plus, sauf Bertine. Cette situation originale est bien québécoise; elle ressortit, nous semble-t-il, à l'impossibilité chronique, presque physique, innée, dans laquelle se sont longtemps trouvés nos romanciers lorsqu'il s'agissait de faire dialoguer leurs personnages: ces derniers ne «se parlaient guère» et, leur arrivait-il de le faire, leur dialogue constituait rarement un moment fort de l'oeuvre.

De toute façon, il résulte de ce manque d'opposition, si paradoxalement que ce soit, une sorte de grandeur dominatrice: Séraphin apparaît comme l'unique maître, non seulement chez lui, mais encore dans la paroisse, où tous le craignent et le respectent; seule la nature est plus forte, qui le possède bien plus qu'il ne la possède; c'est elle, à la fin, qui le tuera, de l'intérieur et de l'extérieur, l'avarice dévorante entraînant littéralement son homme dans le feu qui le consumera, corps et biens.

## Le personnage

Mais qui est au juste Séraphin Poudrier? Le premier personnage vrai du roman canadien, répondait, en 1933, Rex Desmarchais, «son premier caractère symbolique» et «son premier personnage qui ne soit pas un pantin<sup>9</sup>». L'on nous permettra de ne pas être d'accord avec ce critique: Maria Chapdelaine était déjà, en 1914, un caractère symbolique et Angéline de Montbrun, en 1882, un personnage qui n'avait rien d'un pantin; Séraphin Poudrier n'en reste pas moins un personnage exceptionnel dans le roman québécois: il est devenu un type.

A quoi le doit-il? D'abord à l'inspiration de son créateur qui l'a vu, certes, sortir tout d'une pièce et d'âge adulte, tel l'Adam légendaire, de ses mains d'écrivain habile. En Séraphin, l'avarice a trouvé sa chair toute prête pour la descente de l'esprit. Non pas que l'avare soit longuement décrit au physique, — il l'est même très peu, — mais parce qu'il nous est montré tout entier livré à la passion qui le constitue et parce que celle-ci lui fait poser les gestes que rapporte le romancier (à une époque où le récit romanesque québécois ne s'écrivait guère qu'à la troisième personne); par ces gestes, Séraphin se dresse devant nous en homme complètement identifié à l'avarice et tel dès le début du roman: dans *Un homme et son péché* le personnage principal n'évolue pas, il se révèle seulement à travers des actes de plus en plus avaricieux.

Chacun de ces actes est typique, en ce sens qu'il faut être Séraphin pour «gratter» autant qu'il le fait sur

la nourriture, le bois de chauffage, la lumière, les dépenses féminines, voire les dépenses funéraires. Ce lésineur est un ladre, insensible à toute souffrance, même à la sienne, et, comme il se doit, un usurier retors. Pour exploiter ses emprunteurs, il n'a pas de politique définie, mais un flair, un instinct, qui lui permettent de toiser ses victimes en même temps qu'il en tire le maximum: capital et gros intérêts ne lui suffisent pas, il lui faut encore tout l'avoir ou le meilleur de l'autre, le posséder enfin âme et biens.

Typique aussi la sensualité de Séraphin, qui le porte à convoiter toute chair, mais que refrène son avarice. S'il a cédé à la tentation de marier Donalda, il ne succombe pas à celle de la connaître profondément, un enfant pouvant advenir, qui lui coûterait trop cher. Aussi referme-t-il son coeur sur lui-même, ou plutôt sur son argent; ses caresses, il ne les réserve pas seulement, il les prodigue, tout avare, à son or, qui lui est nourriture et joie, volupté de l'âme et du corps et amante précieuse à un point tel que, lui qui n'avait point connu la douleur devant sa femme mourante, il la ressent (enfin, quelque sensibilité!) devant son or menacé et, lui qui ne s'était pas «dérangé» pour faire soigner sa femme, il périt en tentant de sauver son or.

Ainsi l'avarice tue Séraphin, après l'avoir gardé, sa vie durant, insensible et aveugle à tout ce qui n'était pas or ou argent, même aux beautés de la nature qui, pourtant, ne coûtaient rien, encore qu'elles exigeassent une certaine ouverture d'esprit et de coeur que le Poudrier ne pouvait même pas offrir, fermé à double clé qu'il était. Son avarice l'aura, toutefois, bien servi auprès de ses concitoyens; elle lui aura, en effet, permis, en stimulant son intelligence, de les dominer. Ils avaient beau le détester et le craindre, ils ne l'en respectaient et admiraient pas moins, car il était celui d'entre eux qui avait le mieux réussi.

Ils admiraient également en lui l'homme sans faille, comme le fait d'ailleurs aujourd'hui le lecteur de l'oeuvre. En effet, né tout d'une pièce, ce héros vit et meurt pareillement, sans avoir prêté flanc à

quelque générosité que ce soit. Moins que bien d'autres personnages de roman, Séraphin Poudrier n'est libre, au sens où Sartre l'entendait de ceux de Mauriac; dès le début du roman, son champ d'action est délimité et son destin fixé: il est avare pour la vie, lié jusqu'en sa mort même et sans faiblesse à son or. Et le lecteur est heureux qu'il en soit ainsi; pas un instant, il ne souhaite que Séraphin succombe à quelque élan du coeur; une telle chute serait suicidaire, qui ferait perdre au héros la pure, dure ligne de son être. C'est le mérite de Grignon d'avoir senti cela et l'une des raisons du succès d'*Un homme et son péché*.

### La survie

Séraphin a survécu au roman, que bien peu d'entre nous ont lu; la radio et la télévision ont fait du personnage un type de chez nous. Nous représente-t-il, nous, les Québécois? Pas du tout. S'il nous représentait, il y a longtemps que nous aurions essayé de le tuer, car il appert que nous ne pouvons vivre qu'avec de belles images de nous-mêmes. N'avons-nous pas tenté, par exemple, de faire un sort à *Maria Chapdelaine* et à *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, deux romans-portraits que nous n'aimions pas? De fait, l'on a bien essayé de détruire le plus populaire des Séraphin, celui de la radio et de la télévision, mais pas celui du roman, car ce dernier n'était qu'avaricieux tandis que l'autre, lui, avait l'impardonnable défaut de parler «joual». Mais cette tentative, qui avait pour première faiblesse de venir des intellectuels, n'a rien pu contre le personnage, parce qu'elle ne s'en prenait qu'à l'accessoire et non à l'essentiel et que les classes populaires, qui avaient bien saisi cet essentiel, ont continué jusqu'à présent d'être envoûtées par l'avare. Pourquoi? Pour sa fidélité à lui-même: rien ici ne doit changer, et pour sa réussite: il a exploité les siens, mais il a été leur chef aussi et il a vécu en homme puissant; subsidiairement, en lui, par lui et avec lui, nous avons régné et, peut-être, régnons encore. Le malheur l'a tué, bien sûr, comme il nous tuera possiblement, mais lui a affronté son

destin jusqu'au bout et c'est en luttant qu'il est tombé. Nos héros n'ont pas à connaître la victoire pour que nous les admirions; il leur suffit de lutter, pour la race ou à sa place, car, que la procuration nous sauve, nous en avons la foi depuis Blanche d'Haberville et Marie Landry. La mort de Séraphin Poudrier, c'est celle d'un homme qui a pris sur lui le péché de la race paysanne: l'avarice, et qui l'a si bien et tant accumulé sur ses épaules que, lui disparu sur le bûcher ordalique, nous pouvons reposer en paix: sa mort a entraîné avec elle toute trace de péché en nous. Le mal, c'était lui; il n'est plus, restent les bons. Séraphin Poudrier, sorte de bouc émissaire, a donné à toute une race la bonne conscience que Hémon lui avait refusée en étalant à ses yeux le drame intime, personnel et individuel à la fois, de Maria Chapdelaine, fille de Laura qui s'était offerte en sacrifice à Samuel, notre père à tous, serviteur d'une nature qui n'engendre que pour mieux dévorer.

La bonne conscience ne nous est cependant pas venue tout de suite devant ce Séraphin qui mourait, pécheur, pendant que Samuel durait, sauveur sacré. Il y eut d'abord, lors de la première parution du roman en 1933 et durant quelques années, le scandale du péché de l'homme. Que cet homme fut avaricieux, c'était le péché qu'avouait ou dénonçait le titre du livre; qu'il fut aussi sensuel, on l'appréhendait, mais on l'aurait voulu caché et Grignon l'avait montré, oh! si peu, très peu, mais ce que l'on avait compris, deviné, puis rêvé et imaginé, ce devait être terrible, puisque l'on se mit à considérer *Un homme et son péché* comme un mauvais roman. Grignon entendit, craignit, corrigea, supprimant les passages sinon dangereux du moins incriminés, puis la radio et la télévision firent oublier le roman que l'on ne prit guère plus le temps de lire, chacun sachant, d'après la lecture de quelques-uns, que le roman, «c'était pas pareil»: il y avait beaucoup plus dans «les Belles Histoires» et en plus intéressant. Pourtant, si l'image ne peut se transcrire sans se réduire, il reste que des mots justes peut sourdre tout un film dont

chacun a le plaisir de faire le montage au gré de son imagination pour peu que cette dernière réussisse à faire bon ménage avec celle du romancier, et il ne nous semble pas exagéré de penser que plusieurs peuvent aujourd'hui retrouver la vision de Grignon à la lecture de son livre d'hier.

René Dionne

- 1 Oeuvre publiée en coédition par les Éditions internationales Alain Stanké Ltée et les Éditions Ici Radio-Canada. Montréal, Alain Stanké, 211 pp.
- 2 Avec trois préfaces de l'Auteur et dix compositions originales hors-texte de Simone Aubry. Montréal, Centre éducatif et culturel, 206 pp.
- 3 Montréal, les Éditions du Totem, 212 pp.
- 4 Deux éditions parurent en 1935: une édition revue et corrigée et une édition définitive. Montréal, les Éditions du Vieux Chêne, 188 et 249 pp.
- 5 Avec une préface de l'Auteur et 10 compositions de Simone Aubry. Montréal, les Éditions du Vieux Chêne, 3-198 pp.
- 6 Voir, par exemple, Mireille Servais-Maquoi, *Le Roman de la terre au Québec*, coll. «Vie des lettres québécoises», 12. Québec, les Presses de l'Université Laval, 1974, 260 pp. Nous avons rendu compte de ce volume dans *Livres et auteurs québécois 1974*, pp. 215-217.
- 7 *Un homme et son péché*, 1976, p.205.
- 8 *Gloses critiques*, (2ième série). Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, p.126.
- 9 Voir «La Vie et la mort de Séraphin Poudrier», dans *la Nouvelle Relève*, vol. I (1941-1942), mai 1942, p. 495.